

La Lettre de l'OPMA

Observatoire des pratiques de
la montagne et de l'alpinisme

n°16 - février 2006

EDITORIAL

Notre débat sur le vocabulaire des pratiquants de la montagne a débouché de manière naturelle sur d'autres termes tels que «alpinisme» ou «terrain». C'est ce prolongement de la discussion que nous présentons dans cette seizième lettre.

Il va de soi qu'il ne s'agit pas pour nous d'éliminer les ambiguïtés de certains termes employés par les alpinistes. Redisons-le : les questions de vocabulaire ne se règlent pas par décret, n'en déplaise aux Académiciens. Par contre il est intéressant de comprendre pourquoi ces ambiguïtés existent, et quels sont les dangers de leur maintien. A s'interroger sur le discours des alpinistes, on en arrive à s'interroger sur les pratiques actuelles et sur les milieux de pratiques. C'est pourquoi, en fin de lettre, nous proposons un débat plus approfondi sur ces questions au cours d'une rencontre à Grenoble le 11 mars prochain.

Sommaire :

- Editorial : p. 1
- Extraits de "La montagne c'est pointu" de Pierre Chapoutot
p 2 et p 3
- Intervention de Gilles Rotillon
p 3 et p 4
- Intervention de Georges Elzière
p 5 et p 6
- Annexe : rencontre débat
**Quel montagne
pour quels montagnards ?**

Au moment où Gilles Rotillon nous proposait sa réflexion sur la nature de l'alpinisme, parmi les tristes nouvelles récentes - mort de Lucien Bérardini, anéantissement de l'expédition menée par Daniel Stolzenberg, disparition de Jean-Christophe Lafaille, nombreuses avalanches mortelles de l'hiver - nous est parvenue la nouvelle tout aussi tragique de la mort de notre ami et membre de l'OPMA Pierre Chapoutot. Son décès en montagne est venu éclairer d'un jour particulièrement cruel la thèse de Gilles Rotillon. En souvenir de Chaps, et pour continuer à le mêler à nos discussions, nous avons choisi de reprendre son récit d'un accident dont il s'était tiré vivant le 10 mars 1980. Merci à lui pour ses nombreuses interventions sans concessions dans les débats sur l'alpinisme et la montagne.

Bernard Amy

Les précédents numéros
de la **Lettre de l'OPMA**
sont accessibles à l'adresse

<http://perso.wanadoo.fr/cafgo/index.html>

Extraits de « La montagne c'est pointu » de Pierre Chapoutot

Malgré mes nombreux automnes, je me sens jeune homme. C'est que j'ai commencé ma deuxième vie il n'y a guère : la première, je l'ai laissée sous un tas de neige, quelque part dans le Beaufortain. Une belle journée, ma foi ! Belle, mais diaboliquement tentatrice, et pour tout dire traîtresse. C'est qu'il avait fait un temps de chien pendant des jours et des jours, et j'en connais qui rongeaient leur frein avec fureur. Comprenez : cela faisait peut-être dix jours qu'ils n'avaient pu «sortir», dix jours coincés entre la déprime du travail quotidien et la révolte du temps libre gâché par un ciel lourd de diarrhées cosmiques et de tempêtes hystériques - autant dire dix années de prison !

Nous guettions l'éclaircie comme un drogué attend sa dose ; elle vint. C'était un lundi, jour de liberté hebdomadaire, privilège de prix, surtout s'il a fait mauvais le dimanche ! [...] Ce lundi-là, elle aurait mieux fait de s'abstenir, l'éclaircie. Mais elle fut, nous étions en état de manque, il fallait sortir.

La course, ou la vie !

Il faisait admirablement beau et froid. C'était un de ces jours où flotte dans l'air quelque chose d'inexprimable, quelque chose qui fait qu'on se sent tout à coup très loin des choses d'en bas, comme prêts à percevoir toutes sortes de mystères contenus dans un environnement magique. C'est comme ça, la montagne. Allez comprendre...

Il était tombé une quantité incroyable de neige fraîche. Comme le froid n'était arrivé qu'au tout dernier moment, en fin de nuit, la sous-couche était complètement pourrie. Si l'on ajoute que la chute de neige s'était accompagnée d'un vent très violent on obtient la recette d'une situation idéalement avalancheuse, une quintessence du genre, le degré 8 sur l'échelle des risques. Du reste, cela s'était senti dès les premiers pas : même sur terrain plat, on sentait se tasser les plaques à vent...

Le bon sens populaire dira qu'il fallait être fou, ou inconscient, pour sortir avec de pareilles conditions. Comme nous étions parfaitement conscients des risques, on pourra conclure que nous étions donc fous. Le bon sens a sans doute raison, mais sa raison pêche en ceci qu'il s'agit précisément de bon sens : c'est une denrée qui n'existe pas à l'état pur dans la panoplie des alpinistes. Demande-t-on à un amoureux d'être de bon sens ? Allons donc ! Le bon sens, cela consiste à rester chez soi et à y demeurer une fois pour toutes, tant il est vrai que le moindre pas au-dehors met en péril la sacro-sainte sécurité, surtout par les temps qui courent !

Pour ce qui était de l'insécurité, nous étions comblés. Nous avançons comme au cœur d'un formidable château de cartes [Mais] J'avais choisi cet itinéraire en le réputant d'une extrême sûreté (c'est une opinion dans laquelle je persiste aujourd'hui). Je n'aime pas le danger, mais je sais qu'il n'y a pas de montagne sans danger : il n'y a donc pas d'alpinisme sans risque. Mais si l'alpiniste va en montagne, ce n'est pas parce qu'elle est dangereuse, ou du moins ce n'est pas principalement pour cela, encore que la corporation doive bien comprendre quelques spécimens que ce côté-là des choses excite plus spécialement - quelle caste n'a pas ses extrémistes ? Je parle pour la moyenne des sectateurs, chez qui l'appétit du risque est des plus médiocres. En revanche, on aura de la jouissance à tourner le danger, à déjouer ses pièges, à neutraliser ses astuces, bref à lui adresser ses respects en forme de pied de nez, à se satisfaire enfin que chacun reste à sa place [...]

Nous avons fait une petite variante à la descente, histoire d'éviter une mauvaise croupe soufflée, pour échouer au fond d'une combe un peu plate au bout de laquelle nous allions retrouver notre trace de montée, en passant juste à l'aplomb de la raide pente sommitale. Nous vîmes alors

Extraits de « La montagne c'est pointu » de Pierre Chapoutot

qu'il y avait un skieur dedans - le Destin allait rendre son arrêt ! L'avalanche [...] nous a rejoints. Il y eut d'abord ce grésillement dru et dense dans les jambes, puis comme un choc au niveau du sac, un mascaret irrésistible, sans vraie brutalité d'ailleurs, plutôt une insistance presque amicale, mais invincible (ça oui !), et définitive. Nous nous sommes retrouvés couchés sur le ventre, enfouis, ahuris. Comme j'ai regretté de ne pas avoir eu le temps de libérer mes fixations ! Je me retrouvais là, bloqué, bétonné, coincé, enseveli dans cette neige tellement absurde. Cela devait donc arriver, et c'était arrivé [...]

Je ne cache pas que le réveil fut plus pénible que l'ensommeillement. J'étais agité de frissons violents et douloureux, mon esprit peinait à faire la synthèse des faits et des lieux. On nous avait porté

secours, on nous avait arrachés à notre gangue de neige, on nous avait transportés à l'hôpital de Bourg-Saint-Maurice, on nous avait ramenés au jour - nous étions sauvés. Il est superflu de dire la gratitude que nous avons pour ces hommes et ces femmes à qui nous devons ce résultat très simple et très important de pouvoir conter cette aventure, et qui l'ont obtenu le plus naturellement du monde, puisque c'était leur métier de le faire. Le lendemain, vinrent les gendarmes qui étaient allés nous chercher là-haut. Ils étaient heureux, peut-être autant que nous, heureux d'avoir réussi le sauvetage, heureux de notre bonheur. Ils n'eurent pas un mot de reproche : ce n'étaient pas des gendarmes de bon sens.

Intervention de Gilles Rotillon

Le risque mortel est-il constitutif de l'alpinisme ?

Voici ma thèse : « L'essence des pratiques liées à la montagne en recourant à l'escalade en tant que technique de progression, autrement dit l'alpinisme, c'est leur rapport à la mort ». Je ne parle pas ici des motivations qui font que les hommes vont en montagne. Celles-ci sont nombreuses, socialement et historiquement marquées et il existe sans doute des alpinistes qui recherchent ce risque mortel. Comme Guido Lammer, qui écrivait : « Je brûlais du désir de déployer mon activité et mes forces dans les Alpes, et j'éprouvais une soif inextinguible d'aventures et de périls mortels. J'étais

résolu à tenter l'impossible et à ne pas perdre une occasion de risquer ma vie. ».

Je dis seulement que si on fait de l'alpinisme, on ne peut pas (et si on est prudent on ne doit pas) oublier qu'il comprend un risque mortel. Éliminez ce risque (ce qui par ailleurs est bien difficile si on cherche à le supprimer en aménageant la montagne) et vous ne faites plus d'alpinisme.

En quoi ce rapport à la mort (et non cette confrontation, un mot qui sous-entend une recherche d'affrontement, ce qui renvoie aux motivations qui sont hors de

Le risque mortel est-il constitutif de l'alpinisme ?

mon propos, je ne fais pas de la psychologie) est-il si caractéristique de l'alpinisme, au point que j'y vois son essence ?

Après tout, il existe bien d'autres activités risquées où un tel rapport existe. La course en haute mer a un rapport à la mort de même nature. Pour moi, ces deux activités ont la même essence, ce qui peut permettre de comprendre pourquoi tant de rencontres mer-montagne révèlent que marins et alpinistes sont sur la même longueur d'onde ou que des alpinistes comme Jean Troillet passent de l'Himalaya à l'aventure marine. Il en existe sans doute d'autres mais à mon avis fort peu. Je pense par exemple à la course de F1. Certes on y risque sa vie, mais quand un accident arrive, la communauté des pilotes met en cause le circuit, la réglementation, les normes d'équipement des voitures, bref, demande (et en général obtient) un réaménagement des conditions objectives dans lesquelles se déroule la course. Rien de tel en alpinisme. Quand Patrick Bérhault est mort, pas une voix ne s'est élevée dans le milieu alpin pour demander l'aménagement de l'arête

où il a disparu ou pire, l'interdiction de l'alpinisme. En tant que communauté, les alpinistes ont une parfaite conscience du rapport à la mort inhérent à leur pratique.

Mais ma thèse n'est pas une position intellectuelle de principe. Elle a surtout le mérite de proposer une explication de l'apparition de la grimpe moderne liée à l'équipement béton des falaises. Si l'escalade a eu autant de succès dans le monde entier, si la pratique de la moulinette est si importante au détriment de l'escalade en tête (et même dans les falaises modernes), si les institutions parlent de plus en plus de l'escalade comme d'un possible sport olympique,... c'est justement parce que sa pratique élimine totalement le risque mortel. On peut évidemment contester cette explication, mais il faut alors la remplacer par une autre explication qui soit plus convaincante que le rôle de Patrick Edlinger ou l'idéologie des sports californiens (dont on comprendrait mal qu'elle ait surtout eu des effets en France dans les années 80).

Discussion sur l'alpinisme

L'intervention de Gilles Rotillon sur le risque mortel en tant qu'essence de l'alpinisme a déjà suscité des discussions au sein de l'observatoire. En particulier elle a conduit B. Amy à s'interroger sur une phrase entendue dans un échange avec un responsable fédéral : « Une étude sociologique sur les pratiquants au sein d'une fédération montre que l'alpinisme arrive à la 4^{ème} place, loin derrière l'escalade, le ski de montagne, et la randonnée ». Quelle escalade ? demande B. Amy. Et en quoi le ski de montagne et la randonnée en montagne ne sont-ils pas de l'alpinisme ? Ne sont-ils pas des pratiques particulièrement dangereuses parce que justement elles sont de « l'alpinisme sans corde » ?

Le risque tient une place centrale dans l'alpinisme. Pour pouvoir parler d'alpinisme, ce risque doit-il être mortel ? Gilles Rotillon est clair : « Pour classer une pratique dans l'alpinisme il y faut deux conditions : que la pratique se déroule en montagne (même à vaches) et que la certitude de revenir vivant ne soit pas égale à 1 ». Pour d'autres il n'est pas nécessaire que le risque soit mortel. Le débat est ouvert, et nous espérons qu'il suscitera d'autres réactions. Nous en ferons une synthèse dans une prochaine Lettre de l'OPMA.

Intervention de Georges Elzière à propos des terrains de pratique.

Montagnes de fantasmes

'On l'entendra comme on voudra...¹

Les diverses pratiques sportives de montagne ont-elles encore un terrain commun ? Et si oui, lequel ? La montagne existe-t-elle encore comme terrain de pratique ou n'est-elle déjà plus qu'un fantôme vague chargé de significations symboliques confuses², une sorte d'arrière-plan ou de substrat devant lequel, voire dans lequel, existent des terrains de pratiques bien réels mais réellement différents ? Si les stations de skis sont bien « en » montagne, sont-elles vraiment « de » la montagne ?

L'interrogation sur la signification de cet espace, sur ce que les hommes en font ou veulent en faire, n'est pas nouvelle. Cette question de la « nature » du terrain où ont lieu des pratiques sportives est en fait une question masquée ; c'est celle de la « culture » des hommes qui nomment quelque chose « montagne ». Et ce qu'ils appellent ainsi, c'est un espace où ils ont expérimenté une façon de se mouvoir, de regarder qui est propre à chaque individu, même si des modèles culturels construits socialement tendent à conditionner la forme de cette expérience.

La montagne, ça n'existe pas. Ou du moins pas, comme on pourrait le croire naïvement, en tant qu'espace sur les caractéristiques duquel il y aurait une identité de vue. Il existe « des » montagnes, ou plutôt des regards différents sur la montagne, sur les « mêmes » montagnes.

L'histoire de l'alpinisme ne cesse de prouver que le regard sur la montagne change avec les évolutions des capacités

techniques, des outils, des savoir-faire. Des parois qu'on ne voyait pas se mettent à exister parce que des hommes les parcourent pour la première fois, les nomment, les décrivent : on dit souvent d'eux qu'ils sont des créateurs de voie. Certains revendiquent même une propriété intellectuelle. Mais bien au-delà de cet aspect narcissique, leurs entreprises transforment le regard des autres hommes : ce qui n'était qu'un décor, un motif à peindre, devient un espace possible d'expérience physique et intellectuelle.³

Pour expliquer cette évolution du regard sur la montagne, l'attention se focalise peut-être trop sur l'impact de l'innovation technologique. Certes, l'apparition du piton en son temps, celle du piton à expansion plus récemment, ont rendu possible ce qui ne l'était pas auparavant.

Ces innovations technologiques entretiennent des rapports complexes avec les modèles sociaux des comportements « sportifs » : à la fois causes et conséquences de nouvelles pratiques, de nouveaux rapports au « terrain » ; en fait causes et conséquences de la « fabrication » de nouveaux terrains dont l'essence est de plus en plus une production des pratiques valorisées par la société ou au moins par le groupe restreint des pratiquants.

C'est la pratique sociale particulière appelée alpinisme qui, depuis la fin du XIX^e siècle, a forgé au fil des générations,

- 1 Ici n'est envisagée que la question du rapport des pratiquants sportifs à la montagne. Mais plusieurs considérations sont sans doute applicables, *mutatis mutandis*, à tous ceux qui ont affaire à la montagne, pour y vivre, y travailler, quelle que soit leur activité professionnelle.

- 2 Un dehors, un ailleurs héroïque et contestataire ?

- 3 Il n'est pas nécessaire d'en réussir l'ascension pour « faire exister » une paroi. Le simple fait d'envisager l'ascension, de la tenter, a le même pouvoir dès lors que le projet en est connu.

Montagnes de fantasmes

On l'entendra comme on voudra...¹

et en grande partie par des récits lus et relus, une conception de la montagne qui renvoie autant à une réalité physique et spatiale dans laquelle des hommes ont construit une façon de se risquer qu'à cette façon même de se risquer. L'alpinisme et «la montagne» seraient-ils les mêmes sans les drames et le retentissement qu'ils ont eu et continuent d'avoir dans la société ? Seraient-ils les mêmes sans le rappel qu'ils font sonner à nos oreilles que la décision, le choix, l'engagement de l'individu ou de la cordée sont des actes libres et risqués qui, par cette liberté et ce risque, prennent tout leur poids : au bout il peut y avoir la jubilation, mais aussi la mort.

Ces conceptions continuent d'avoir du sens, aujourd'hui, pour des pratiquants dont le nombre varie peu sans doute.

Mais aujourd'hui, pour un grand nombre de pratiquants d'activités physique en montagne, le rapport à cet espace est à la fois nouveau et différent. Cette différence ne se résume pas à une différence de difficulté. L'originalité de l'alpinisme n'est pas dans la difficulté supérieure, dans le risque maximal permanent, mais sans doute plus simplement et plus radicalement dans l'acceptation du risque, voire dans sa recherche, dans la curiosité poussée jusqu'aux frontières de l'inquiétude.

C'est cette évolution du rapport à l'espace de pratique qui mérite d'être éclaircie. Nous proposons d'en parler au cours du débat détaillé sur le feuillet recto verso joint à cette lettre.

Abonnement : 16 Euros ;

Abonnements de soutien : à partir de 32 Euros

Nom ou raison sociale :

.....

Adresse :

.....

Code postal

verseEuros pour abonnement à
"La Lettre de l'OPMA"

Règlement par chèque établi à l'ordre de "La Lettre de l'OPMA".

A retourner à **OPMA - Maison de la montagne**
3 rue Raoul Blanchard 38000 Grenoble

La **Lettre de l'OPMA** est publiée avec l'aide des abonnés et le soutien financier de : Fédération des Clubs Alpains Français, Comité Rhône-Alpes de la Fédération Française de la Montagne et de l'Escalade, Groupe de Haute Montagne, PETZL, Union des Centres de Plein Air, Syndicat National des Guides de Montagne.

Membres de l'OPMA :

Bernard AMY, Gérard CRETON, Michel ECHEVIN,
Georges ELZIERE, Delphine FABBRI, Alain GHERSEN,
Olivier HOIBIAN, Claude JACCOUX,
Paul KELLER, Jacques MARIN, Gilles ROTILLON,
François VALLA, Bernard VARTAGNAN.

Membres correspondants :

Erik DESCAMP, Jean-Pierre FEUVRIER,
Robert PARAGOT, Claude REY

Quelle montagne pour quels montagnards ?

La rencontre débat organisée sur ce thème
par l'OPMA aura lieu

**le samedi 11 mars 2006,
de 9 h à 17 h (repas compris).**
à la Maison départementale des Sports
7 rue de l'Industrie, Eybens (proche de Alpexpo - Grenoble)

Le matin,

- accueil des participants ;
- intervention de Olivier Hoibian, sociologue, historien et guide, auteur de *Les alpinistes en France, 1870-1950*, l'Harmattan 2000. En tenant compte des résultats d'enquêtes récentes, il s'agit de mieux cerner la situation actuelle des activités de montagne et leur avenir. Plus généralement, nous nous demanderons aussi, quelle place notre société fait (ou ne fait pas) aux activités à risque (voir note ci jointe).
- discussion générale.

L'après midi,

La réflexion sera poursuivie à partir de brèves interventions témoignant d'une expérience spécifique de travail parmi des pratiquants de la montagne :

- qui sont-ils ? quelle en est la demande ? la compétence ?
- comment évolue cette fréquentation de la montagne ?
- quel en est l'impact sur l'évolution de votre activité ?
- quelle (s) montagne (s) ?

Les intervenants sollicités exercent leur activité dans des domaines divers : collectivité, clientèle de guides, fédération, parc naturel, magazine de montagne, grand alpinisme, randonnée.

Ont accepté à ce jour : X. Chappaz, Ph. Descamps, C. Moulin, B. Pellicier, M. Troussier.

NB : - ci-joint, un bulletin d'inscription (à utiliser rapidement SVP) ; un compte-rendu fera l'objet de La Lettre de l'OPMA n° 17.

BULLETIN d'Inscription à retourner à

P. Keller, 100 l'Arlequin, 38100 Grenoble. Courriel : paul.keller@wanadoo.fr

NOM et prénom : _____

ADRESSE POSTALE et/ou courriel _____

PARTICIPERA à la journée OPMA du 11 mars 2006 : **OUI**

NON

OBSERVATOIRE DES PRATIQUES
DE LA MONTAGNE ET DE L'ALPINISME

Journée d'étude du 11 mars 2006

« **Quelle montagne pour quels montagnards ?** »

(note préparatoire de Olivier Hoibian)

Depuis une quinzaine d'années le paysage des activités sportives en France s'est largement transformé. Structuré à l'origine par l'essor tout à fait remarquable des sports compétitifs dans les années 1970, sous les effets convergents de la politique volontariste des gaullistes et du « baby boum », le phénomène de « sportivisation de masse » a connu son apogée au milieu de la décennie suivante. Mais depuis cette époque, les effectifs fédéraux stagnent et parfois déclinent...

Pourtant le nombre des français déclarant s'adonner aux plaisirs de l'exercice physique ne cesse de croître au point de conférer à cette manière d'occuper son temps libre et ses loisirs le caractère prescriptif d'une norme sociale.

Dans le même temps l'espace des sports s'est sensiblement complexifié. Sous l'effet conjugué de la féminisation des activités, de l'allongement du cycle de vie sportive et de la segmentation du marché de la forme et des formes, les pratiques se sont nettement diversifiées. Urbanisation des sites, technologisation des équipements, hybridation des disciplines, succès des activités hors club à faibles contraintes constituent les principaux vecteurs du processus global de diffusion des activités physiques à l'œuvre dans nos sociétés modernes.

Les disciplines académiques sont désormais concurrencées par des formes de loisirs de nature aux multiples déclinaisons, valorisant la recherche des sensations immédiates, garanties sans risque. Cette forme de « zapping sportif » semble suffire à satisfaire les désirs d'une clientèle aux goûts formatés par le consumérisme ambiant...

Dans ce tableau rapidement brossé, comment appréhender le devenir des activités

traditionnelles de montagne (randonnée, alpinisme, ski de montagne ...)?

Comme les autres fédérations sportives, le CAF et la FFM ont bénéficié du vaste mouvement d'adhésion de la décennie 70. Comme ces dernières, les effectifs des deux fédérations connaissent aujourd'hui les effets du phénomène général de désaffiliation et de « turn over » qui semble caractériser les comportements des générations montantes. Ces impressions, renforcées par l'observation d'une certaine judiciarisation de la vie sociale et des activités de loisirs, suscitent quelques inquiétudes légitimes. Certains s'interrogent même sur l'avenir des activités de montagne pourtant structurées par une identité forte assurant la cohésion du groupe autour des valeurs communes comme le respect de la nature, la préservation des hautes cimes, l'esprit de tolérance, l'éloge de la discrétion, etc.

Ce diagnostic global sur les mutations de ces dernières années s'avère cependant quelque peu réducteur. En effet les résultats de deux enquêtes récentes auprès des licenciés de la FFCAM et de la FFME offrent une image plus nuancée de la situation et permettent d'éclairer les évolutions en cours.

L'objet de cette journée consistera à mieux cerner la situation actuelle des activités de montagne et leur avenir. Il s'agira d'apporter un certain nombre d'éléments d'appréciation permettant de relativiser les discours univoques et de nourrir la réflexion collective...

Cette première journée servira de point de départ à une réflexion plus générale sur la place des activités à risque dans une société gagnée par une sorte « d'obsession sécuritaire ».

